

Cézanne, ouvre-moi

Choses, choses, choses qui en disent long quand elles disent autre chose.

Henri Michaux

Miller Lévy est un être malicieux. Son esprit taquin et rusé porte un regard espiègle et étonné sur les choses et les maux dont on recouvre les choses, qui font tout l'embarras de notre existence. Ses œuvres ont sur moi l'effet d'une pluie d'été : elles rafraichissent mon regard, elles le lavent en *dedans*. Et elles le réjouissent : l'art, autant que la joie qu'il procure, est *cosa mentale*. Celle que j'éprouve face aux nouvelles œuvres qu'il montre à la Galerie Lara Vincy n'est pas seulement esthétique : elle est aussi intellectuelle, spirituelle – dans tous les sens du mot. Car la pensée des formes qui se trouve matérialisée dans ces œuvres se double d'une mise en forme de sa pensée, coulée dans un livre. Ma joie s'en trouve donc redoublée.

Les Cézanne

Ces restes d'ornements imbriqués les uns dans les autres, ces découpes et chutes de cadres dorés assemblées en sculptures confèrent à ces fragiles trophées des arts plastiques l'humilité qui manque aux massifs et rutilants parpaings de bronze du 7^{ème} art – on va pouvoir enfin un peu *décompresser*. Mais surtout : ils rendent à Cézanne ce qui lui appartient. Car à travers cette œuvre, Miller Lévy rend hommage à la manière toute particulière qu'avait le grand peintre de *faire abstraction* de l'objet à peindre en décalant son regard de quelques centimètres – de la pomme au torchon – jusqu'à le faire disparaître de son champ de vision : en réduisant l'objet à une « sensation colorante » diffuse, il augmentait sa perception des différences de tons, des nuances de luminosité et pouvait alors le restituer sur la toile comme une *chose mentale*. Miller Lévy retient de cette astuce qu'elle permettait à Cézanne d'accéder aux qualités picturales non directement perceptibles du fruit – à « ses nutriments plus intellectuels », comme il l'écrit. Il s'opère donc aussi une forme d'abstraction mentale dans ces humbles trophées qui célèbrent le contour des œuvres : en nous invitant à fixer du coin de l'œil ces assemblages de bordures imbriquées, l'artiste nous incite à décentrer notre regard afin de percevoir les modulations sémantiques de l'objet qui se dilatent dans notre esprit. Faites attention à la *marge* : comme l'écrivait Roland Barthes, « l'art ne commence qu'à son pourtour, son encadrement, sa muséographie ».

Les natures mortes de Douglas Painter

Miller Lévy a plus d'un tour conceptuel dans son sac à malices : un second jeu de signes *cézannien* consiste à transformer une boîte de conserve décorée de fruits en une nature morte cubiste par déformation physique, en lui donnant des coups de marteau. L'opération lui permet d'établir un lien direct entre un objet industriel et la tradition picturale, validé symboliquement par la découverte fortuite de l'existence d'un certain William *Painter* (1838-1906), fondateur d'une entreprise devenue

leader mondial dans l'industrie de la conserve et amateur de natures mortes. Un second signe lui apparaît ensuite, qui semble tenir du miracle : un agrandissement de l'image du cylindre distordu d'une boîte de conserve en plein traitement cubiste révèle, en reflet, une forme évoquant l'embout d'un tube de peinture – dont l'invention est contemporaine de Cézanne. Bon *sens* mais c'est bien sûr ! Dans l'apparition de ce motif latent, c'est la présence fantomatique du grand peintre qui se signale, une nouvelle fois, à l'artiste. Miller Lévy nous confirme qu'il excelle dans l'art de saisir au bond les signifiants providentiels qui tombent du ciel des idées, comme dans celui d'interpréter les coïncidences visuelles et linguistiques qui tourbillonnent et s'entremêlent dans son esprit. Il produit un dispositif plastique et littéraire où le sens émerge de signes anodins, contingents mais savamment construits comme révélateurs : dans la forme comme dans le texte, il mène cette mystification de main de maître.

François de Coninck